

PHILOSOPHIE DE L'ENGAGEMENT - Hubert Haussemer

Melun – 26 août 2006

Ce sera un topo philosophique, à partir d'une approche que j'appellerais anthropologique. Il n'est pas ici inutile d'expliquer que anthropologie vient du Grec. Anthropos en Grec ça veut dire "l'homme". Anthropologie c'est l'étude de l'homme.

J'espère que mon intervention débouchera sur le sociologique ou le social. Mais avant de voir quelles actions mener, quel engagement prendre, je pense qu'il faut s'interroger pour savoir quelles sont chez nous les ressources de l'engagement. et aussi les contraintes qui jouent, à quoi nous devons faire front. Et plus fondamentalement encore, comment nous devons penser correctement l'engagement pour ne tomber ni dans le moralisme ni dans l'activisme.

Et j'essaierai de faire comprendre, et c'est un petit peu ma thèse, que l'engagement n'est pas un supplément qu'on ajoute, un peu facultatif, que ce n'est pas quelque chose de ringard; mais à la fois une nécessité et une chance pour la personne.

Ce topo sera en trois parties :

1°- Ce que j'appelle un peu ambitieusement : "Fondement anthropologique de l'engagement". Pourquoi l'être humain doit-il s'engager ?

2°- C'est encore plus beau : "Les conditions de possibilités anthropologiques de l'engagement". Il ne suffit pas de devoir s'engager, de vouloir s'engager, encore faut-il pouvoir. Qu'est-ce qui nous rend capable de nous engager ? Et dans cette deuxième partie j'aurai recours, j'espère que cela va vous plaire, à la trilogie républicaine : Liberté, Egalité, Fraternité. Tout en les interprétant un peu à ma manière, et en les élargissant aussi.

3°- Et enfin, troisième partie. Il ne suffit pas de devoir, de vouloir, ni même de pouvoir s'engager, encore faut-il savoir quel sens donner à l'engagement. C'est à dire comment l'orienter, vers quel impact. Et c'est ici, je crois que nous retrouverons le contact avec la société, dans laquelle nous vivons, et que vous avez analysé les jours précédents. Et dans cette troisième partie j'aurai recours à une autre trilogie qui est due à Annah Arendt (cette philosophe dont je vous ai souvent parlé) : Le Travail, l'Oeuvre et l'Action.

I. Fondement anthropologique de l'engagement.

Pourquoi l'homme ne peut-il pas se laisser vivre, sur un long fleuve tranquille, au rythme de ses besoins, de ses pulsions et de ses désirs ? Pourquoi l'engagement est-il nécessaire, inévitable, et même vital ?

Je pense que cela tient à la nature de l'être humain.

Je vais exposer quelques traits importants pour notre propos. Et en particulier par la distinction entre l'homme et l'animal, et plus précisément la distinction entre l'homme et les animaux les plus proches de lui. Non pas pour démontrer que l'homme leur est supérieur, mais tout bonnement pour voir quelques différences.

Comme tous les êtres vivants l'homme est pris par un réseau de relations par lesquelles tous ces êtres s'influencent réciproquement. Donc **l'homme est un être relationnel**, mais ce n'est pas là que réside la spécificité de l'être humain. Cela vaut pour les chimpanzés, comme pour la rose et même pour les minéraux. Comme pour les animaux supérieurs, l'homme se trouve pris dans un triple réseau de relations. Je schématise :

Comme pour nos cousins animaux nous sommes en relation avec l'environnement matériel. C'est évident. Et tout aussi évidemment nous sommes aussi en relation avec autrui, avec les chimpanzés entre autres. Mais aussi chacun est en relation avec lui-même. D'ailleurs le chimpanzé qui est le plus proche de nous, a déjà un début de rapport à lui-même.

Où est donc alors la spécificité de l'homme ? Elle consiste, pour l'essentiel, chez l'homme, en ce que ces trois relations ne sont pas réglées par nature, c'est à dire par les instincts, les mécanismes, les déterminismes. Alors que tel est le cas pour les animaux (encore que chez les animaux supérieurs il existe une marge de manœuvre). Au fond, l'homme est un animal manqué, un animal qui a un énorme déficit en matière d'instincts, et surtout d'instincts sociaux, d'instincts relationnels. Si vous ne me croyez pas regardez seulement les ratés. Qui est-ce qui a des problèmes d'environnement ? Qui est-ce qui en crée ? Pas les animaux ! C'est nous ! Et les problèmes d'environnement que rencontrent les animaux : c'est nous qui les créons. Eux sont bien intégrés (Ne parlons pas des animaux domestiques, c'est autre chose). Ils ont chacun leur environnement, leur niche écologique, dans laquelle ils se trouvent en symbiose avec la nature. Il n'y a pas de niche écologique pour l'être humain.

Pour ce qui est des rapports à autrui, regardez la télé tous les soirs: agressivité, cruautés, meurtres, guerres, etc...Les animaux ne font pas vraiment la guerre.

Quant au rapport de chacun à lui-même. Psychopathologies, suicides chez les hommes. Il n'y a pas de suicide chez les animaux sauvages.

Il y a quelque chose chez l'homme qui ne fonctionne pas. Il y a un énorme déficit au niveau des instincts, Ce sont surtout les instincts de relation qui manquent.

Tous les hommes sont embarqués. Nous sommes engagés dans des relations non réglées et non choisies. C'est le degré zéro de l'engagement. C'est un engagement subi, passif. Bien sûr, nous ne pouvons pas rester passifs, sous peine de disparaître en tant qu'espèce. Les animaux, eux, d'une certaine manière, n'ont qu'à se laisser vivre. A moins de catastrophe naturelle, la nature a pourvu à la survivance des animaux en tant qu'espèces. Par contre l'homme ne peut pas se laisser vivre. S'il veut survivre il doit par lui-même activement pourvoir à cette survie, individuellement et collectivement.

C'est là le caractère inévitable, parce que vital, de l'engagement, d'un engagement de régulation de ses trois sortes de relations, puisqu'elles ne se régulent pas d'elles mêmes. En tant qu'individu, l'homme peut se laisser aller aux régulations qui ont été mises en place, instituées, dans les temps anciens par sa société, sa culture. Mais au niveau de l'espèce, l'homme ne peut pas se laisser vivre, il doit s'engager pour prendre en main ses relations.

Quand je dis : "engagement de régulation en vue de la survie", il faut préciser que la survie dont je parle c'est la survie biologique. Mais ça ne peut pas rester à ce niveau là. Il y a aussi une survie psychologique; et pas simplement le fait de se maintenir en vie. Chez l'homme apparaît le désir, le besoin d'une certaine satisfaction dans la vie, d'un certain accomplissement, d'un certain bonheur, d'une certaine qualité de vie. Si la survie biologique est menacée, on se passe de tout cela.

Mais si vous regardez comment fonctionnent ceux qui ont un peu de marge, ils font autre chose.

Quand je rentre dans une librairie, et que je vois le rayon gastronomie, je suis ébloui. Tout cela n'est pas vraiment nécessaire. On pourrait comme les astronautes se contenter du contenu de quelques tubes dans lesquels il y a tout ce qu'il faut. On presse une ou deux fois par jour sur les tubes et on survit biologiquement. Si la survie biologique est menacée on s'en contenterait.

Mais dès qu'il y a la moindre marge, un autre horizon apparaît. J'appelle cela la survie psychologique.

La survie sociale est aussi peu assurée, dans le rapport aux autres, en communauté ou en face à face.

Il existe aussi une survie symbolique, c'est à dire qui donne sens à la vie. Et si nous pensons qu'à terme il n'y a pas de sens à la vie, nous voyons se développer (ce qui est essentiellement humain) les psychopathologies qui aboutissent parfois au suicide.

Il y a aussi la survie morale, aspiration à une vie digne, ce qui n'est pas la même chose qu'une vie heureuse. Le malheureux peut être digne, et l'indigne heureux.

Ce que j'appelle survie doit être détaillé suivant ses différents niveaux.

Un premier engagement apparaît donc tout de suite si on compare l'homme à l'animal, et à l'animal qui lui est le plus proche. C'est cet engagement de régulation parce qu'il y a déficit, parce qu'il y a manque.

Et ces trois relations qui sont à régler sont comme des questions qui sont en permanence posées à l'homme. Ces questions ne sont pas arrêtées une fois pour toutes. On a pu avoir cette illusion: il y a des centaines de milliers d'années, quand les sociétés savaient ne pas évoluer ou si peu. Mais dans nos sociétés qui évoluent très rapidement, nous ne pouvons plus nous laisser aller à croire que ces relations sont réglées une fois pour toutes. Ce sont des questions permanentes.

C'est dire que **l'homme est un être auquel se pose de vraies questions**. Si vous me demandez ce qui est arrivé dans l'univers avec l'homme, je vous répondrais : "Certainement, des questions..." Il n'y en avait pas auparavant. Il y avait des animaux, des plantes, des minéraux, mais pas de questions.

C'est avec l'homme qu'apparaissent les questions. Parce qu'il y a ce déficit des instincts.

Ces questions font partie de ce que j'ai appelé tout à l'heure l'engagement subi, l'engagement passif. Ces questions on ne les a pas forcément voulues ou choisies. Elles se posent à nous. Et manifestement, parce que nous vivons depuis plusieurs millions d'années, l'être humain est à même d'y répondre, en principe; car si nous n'avions pas été capables d'y répondre, nous ne serions pas là à nous poser des questions. Et si un jour nous ne sommes capable de répondre à ces questions, nous disparaîtrons; c'est programmé en quelque sorte.

Avec ces réponses à ces questions, nous passons à l'engagement actif. L'homme est un animal manqué, déficitaire; un être à qui se posent de vraies questions, c'est à dire des questions dont on n'a pas déjà la réponse. On est devant une ignorance. **Mais l'homme est un être de réponse**, capable de réponse, peut-être pas chacun individuellement, , mais globalement et en principe.

Et, je l'ai déjà évoqué tout à l'heure, je vais parler d'une quatrième différence avec les animaux. C'est une sorte de question du second degré: une méta question. A savoir : la survie est en question. Il faut régler les relations pour survivre. Mais est-ce que cela vaut la peine de survivre, et donc de s'engager dans cette survie. Et c'est là qu'est la quatrième différence. L'être humain a une relation avec sa propre vie. Nous arrivons là à la question du sens que j'avais évoquée tout à l'heure. Une méta question pourquoi? Parce qu'elle englobe les trois autres. Les animaux ne se posent, sans doute pas, cette question parce qu'ils n'ont pas besoin de se la poser. En quelque sorte la nature a pourvu à la réponse qui se trouve dans leur organisme, dans leur manière de fonctionner. Et cette question du sens n'est pas réglée chez nous par la nature. Et elle conduit à un type d'engagement tout à fait spécifique que j'ai appelé tout à l'heure l'engagement symbolique, qui se rapporte au sens. On peut employer un terme compliqué : " sapientiel" (de sagesse- profane, religieuse, populaire, peu importe). Sapientiel qui donne réponse à la question du sens de l'existence.

Pour conclure cette présentation du sens de l'engagement à partir de la nature de l'homme, animal déficitaire, qui a des relations qui ne sont pas réglées par la nature, donc questionné essentiellement (il y va de son essence), appelé à, mais aussi capable de répondre à ces questions pour survivre - au sens global de survie- c'est à dire de mener une vie qui a un sens, une valeur.

Et les réponses qu'il donne sont ses réponses. Petit jeu de mots : il a à répondre de ses réponses; donc il est **un être responsable**, de tel acte, de telle personne, de telle situation. Il est d'abord responsable de sa survie, dans ce sens symbolique, psychologique, etc.... Puisque "responsable" a la même racine étymologique que "réponse" , est responsable quiconque est capable de répondre et qui répond de ses réponses.

Dernier terme, **l'homme est une personne**. Pour moi, une personne c'est un être responsable, capable de donner ses réponses.

Cette présentation de l'être humain n'est, bien entendu, pas complète. Il faudrait mettre en évidence d'autres aspects qui découlent de ses déficits. Je les énumère sans les analyser.

Premièrement : **vulnérabilité et fragilité**. **Contingence** : le contraire de la nécessité, liée à des hasards, des risques, des imprévus. Et **finitude**, là où il y a des limites, que ces limites soit la mort, bien sûr, mais plus simplement autrui, non seulement différent de moi, mais qui est caractérisé par

son altérité. C'est à dire une différence d'une autre qualité etc... Et puis différences corporelles, sexuelles, différences de langage. Tout cela peut-être mis en lien avec ce déficit de base que l'on constate chez l'être humain.

J'ai dit: " L'homme est une personne ", parce qu'il est capable de répondre à ses questions, de régler, de gérer ses relations. Mais jusqu'ici, cela a été une pure abstraction. Il faut maintenant montrer, étudier de plus près, cette capacité, cette puissance de réponse et de régulation. En quoi consiste cette puissance? Et au cours de l'analyse de cette puissance nous verrons apparaître quelques autres caractéristiques de la personne et aussi quelques autres formes d'engagement.

II. Conditions de possibilité anthropologique de l'engagement de la survie

"L'homme capable" ce sont à la fois des faits que l'on constate, des données qui sont présentes et, en même temps des tâches à remplir. Ces conditions, ces capacités, ne sont pas données, mais elles sont à développer par l'homme en lui-même. Pour montrer certaines de ces conditions je vais me servir du triptyque de la devise républicaine, dans l'ordre classique, car il y a eu des querelles pour savoir quelles priorités donner aux valeurs en question.

La Liberté est une première condition de tout engagement et de toute capacité à répondre, à réguler, etc...Il faut bien voir qu'il y a là un rapport avec le déficit de l'instinctuel. A la fois libérer l'homme du carcan des déterminismes, et en même temps exiger de lui qu'il prenne en charge ses relations. La liberté est en ce sens la condition qui rend possible l'engagement, la régulation des relations et pas seulement la survie biologique. Dans ce contexte de déficit la liberté prend des contours plus précis. Il ne faut pas l'entendre comme l'autosuffisance ou ce qu'on appellerait en économie l'autarcie.. Cela est un fantasme individualiste. Quand on voit d'où nous venons, où nous vivons, croire à l'autosuffisance ou l'indépendance de l'être humain, c'est illusoire. Si nous disons que dès le départ, comme les animaux, les plantes, les minéraux, nous sommes pris dans un réseau de relations, il est difficile de parler d'"indépendance" :La liberté n'est pas non plus, c'est un autre versant du terme, le choix arbitraire; c'est à dire un peu la liberté pré- pubertaire.

Quand je parle de liberté je la définis par autonomie. Et ce terme a pour moi trois dimensions :

- D'abord je mets l'accent sur "nomie". Comme tous les termes qui se respectent cela vient du grec. Cela veut dire la loi, la règle. Si la liberté est définie par autonomie il y a dans liberté : la loi, la règle. C'est une **liberté réglée** et non pas dérégulée, non pas arbitraire, non pas du genre : "je fais ce qui me passe par la tête". L'autonomie, c'est finalement l'autorégulation et vous voyez que nous sommes tout à fait dans le thème du déficit instinctuel chez l'être humain.

- Le terme autonomie vient du domaine politique et pas du tout moral ou anthropologique comme je l'emploie ici. **L'autonomie** veut dire une autorégulation limitée dans un cadre englobant. Vous avez dans certains pays des provinces autonomes, en Espagne par exemple la Catalogne. Province autonome, cela veut dire quoi ? Qu'elle n'est pas indépendante, qu'elle n'est pas autosuffisante. Elle est une partie dans un tout englobant. Et dans ce tout il y a une plus ou moins grande marge de manœuvre, de liberté, qui concerne la culture, le budget, l'éducation, etc... Cela dépend des contrats qui ont été passés, des abandons de responsabilités qui ont été faits. Donc autonomie ne signifie pas indépendance ni autosuffisance, mais autorégulation limitée, dans un ensemble. Et si nous employons ce terme dans un autre cadre : autonomie morale, autonomie anthropologique, nous retrouvons les mêmes limitations. Si je dis : "autonomie morale" cela ne veut pas dire que je décide du bien et du mal comme je veux. Il s'agit en fait d'une liberté relative de manœuvre, la même pour tout- le monde, dans un cadre universel. Mais à partir de cette liberté morale universelle, j'ai une marge de manœuvre. Donc je dirai l'autonomie c'est une liberté à la fois réglée (nomos) et encadrée. C'est à dire dans un cadre, dans un ensemble dont elle fait partie.

- Troisième dimension . Comme je l'ai dit tout à l'heure, chez l'homme toute caractéristique a à advenir, à se développer. Et en ce sens aussi on peut dire que la liberté, si elle est en principe, est encore aussi à venir, à se réaliser. C'est à dire que chez l'homme la liberté est toujours **libération**. Autonomisation si vous voulez. On ne peut pas dire : "Je suis libre !" Et puis on n'a plus qu'à y aller. Nous sommes inscrit dans un processus de libération permanente; tout comme nos relations ne sont pas réglées une fois pour toute.

Cette liberté d'autonomie correspond à un engagement. Sans cet engagement cette liberté disparaît. elle n'est plus effective, elle n'est plus réelle. Elle risque de retomber.

Chez la philosophe Annah Arendt nous trouvons que **l'être humain est un être d'initiative**. Initiative dans son sens étymologique. "Initia" en latin veut dire le début, le commencement. L'initiative c'est la faculté de poser des débuts des commencements. L'homme est capable de faire débiter des choses, de lancer des processus inédits. Chez Annah Arendt cela s'appelle la "natalité "

L'homme est sujet, à l'origine de processus qu'il lance, confronté à des choix, à des alternatives en tant que puissance face à des tâches à accomplir.

Le **sujet** se décline en :

- sujet épistémologique : capable de connaître, de distinguer le vrai du faux.
- sujet éthique : capable de distinguer le bien du mal, dans sa confrontation à son environnement, aux autres et à soi-même.
- sujet juridique : capable de distinguer le juste de l'injuste, par rapport à autrui.
- sujet politique : capable de distinguer entre le bon et le mauvais, par rapport à l'environnement global. Un sujet qui participe à la souveraineté (démocratie ou autocratie).
- sujet anthropologique : capable de distinguer entre l'humain et l'inhumain.

L'Egalité... devant la loi (car dans la réalité, de fait, les hommes sont inégaux).

L'homme est un sujet juridique. Il a des droits personnels et il les revendique. Il dit la loi, c'est à dire qu'il crée des droits impersonnels. Pour régler les rapports à autrui, il faut des lois. Et c'est à la justice (et non à l'homme seul) de "rendre la **justice**" (communautaire, distributive, procédurale). Justice rendue par le juge avec **équité** (les Anglais disent "fairness") c'est à dire tenant compte de la spécificité de chacun par un ajustement de l'universel à l'unique.

La Fraternité. Le troisième terme de la devise républicaine n'a été retenu qu'en 1848. Elle ne semble pas de même nature que la liberté et l'égalité. Elle reste discutée parce que trop proche aux yeux de certains du christianisme. Elle est souvent confondue avec la **solidarité**. Peut-elle se régler (en justice), se normer ?

En fait la fraternité n'est pas quantifiable, ni évaluable. La solidarité n'a pas de fondement elle présuppose une sélection (solidarité de qui? Suivant quels critères?). Elle suppose aussi une raison d'être (pourquoi être solidaire?). Elle nécessite un choix. Elle demande une motivation ("pourquoi pas moi d'abord").

C'est la fraternité (valeur) qui est la raison d'être de la solidarité (réalité concrète). La fraternité c'est la reconnaissance de l'être. C'est elle qui reconnaît le besoin, le dénuement, la misère de l'autre. C'est elle qui établit le statut de l'autre, sa dignité, une dignité à respecter. C'est elle qui reconnaît l'autre en tant que sujet. Si je ne le reconnais pas sujet je n'ai pas de raison d'être solidaire.

La fraternité peut en outre est considérée comme le présupposé de la liberté et de l'égalité. C'est un engagement fondamental envers l'autre (le contraire de l'exclusion). C'est un engagement (selon Lévinas) non prévu par la nature pour laquelle la règle essentielle est la loi de survie, du "moi d'abord", de la force.

III. Quelle forme donner à l'engagement ? Comment l'orienter ?

(cf. Hannah Arendt : La condition de l'homme moderne. "La vie active" -Viva activa)

Trois pistes structurent le schéma analytique de la pensée de A. Arendt en matière d'engagement :

1°. Le travail

2°. L'œuvre

3° L'action

1°. **Le travail** (sens étymologique : instrument de torture) L'animal vit en symbiose avec l'environnement dans sa "niche écologique". Il n'a pas à faire d'effort pour se nourrir. Au contraire, c'est par le travail que l'homme assure sa survie biologique et celle de l'espèce. Et cet effort, cette peine (mais ce n'est plus au sens de punition que j'emploie ce mot, comme c'était le cas dans l'antiquité) n'est jamais fini et fait perdre à la nature son caractère sacré (que l'engagement écologique actuel aurait tendance à lui faire retrouver).

Le travail économique n'est qu'un avatar de cet engagement biologique.

2°. **L'œuvre**. A distinguer du travail (Labor, Work, Arbeit) . L'œuvre vise à créer du plus durable, des biens non consommables, par opposition aux biens consommables fruits du travail. L'homme vit partout. Il n'a pas à priori de niche. Il est sans feu ni lieu. Il doit donc créer son lieu où se protéger des dangers qui le menacent et de ses angoisses. L'animal a un territoire naturel, l'homme le crée à partir d'un mode d'organisation de la vie ensemble, pour se stabiliser.

Mais à ce sujet il y a lieu de distinguer la propriété de la possession (distinction déjà faite en droit romain) La propriété c'est en général d'abord un lieu. C'est ce qui m'est propre pour survivre : une terre où je vis sans opposition aux autres, avec le foyer que je fonde et la famille qui m'entoure. La terre et les constructions qui y sont édifiées sont des biens immobiliers. La propriété de ces biens revêt un caractère sacré. "Inviolable et sacré " dit le code civil. C'est la propriété qui donne des droits, non la possession. La possession ne concerne que les biens mobiliers (biens essentiellement périssables ou consommables parmi lesquels dans l'antiquité on range les esclaves) ; elle ne confère qu'un droit d'usage.

Travail et œuvre régulent le rapport au monde mais ne régulent pas le rapport à autrui. Pour réguler ce rapport il faut avoir recours à l'action.

3°. **L'action**. (Vient du Grec : agin =agir) Non seulement poser des actes, mais surtout mettre en mouvement, mettre en branle, initier. On retrouve cette racine dans pédagogue : celui qui met en route les enfants ; et dans démagogue : celui qui ébranle les masses. La tâche de l'action c'est d'organiser la vie interpersonnelle, la vie ensemble, la vie sociale. C'est parce que nous ne sommes pas seuls qu'il nous faut agir (pluralité).

En ce sens, Robinson, sur son île, travaille et œuvre; mais il ne commence à agir qu'avec l'arrivée de Vendredi.

La véritable action c'est la parole (logos) en tant que mise en rapport avec l'autre. **La parole** implique:

-investissement de soi (donner sa parole)

-investissement dans le logos opposé à la violence, investissement qui vise la régulation pacifique de la pluralité. C'est à dire un engagement politique : l'engagement citoyen instituant un lieu de débat.

Mais ce schéma reste incomplet si on n'ajoute pas à la trilogie d'A. Arendt la méta question du sens.(comme on complète la trilogie républicaine par la question de la solidarité); sens à trouver, à

créer pour régler la **"survie symbolique"** par un engagement qui réponde au constat suivi de la question ainsi formulés : " La survie biologique n'est jamais assurée. Pourquoi continuer ?"

Les plus anciens documents connus, les sépultures préhistoriques, attestent de la permanence du questionnement pour l'être humain. L'animal ne se pose pas cette question. Chez l'homme elle devient prioritaire aussi loin que l'on puisse remonter dans le archives de l'humanité. Elle se renouvelle encore aujourd'hui dans des questions comme la bioéthique, l'environnement, etc...suscitées par l'évolution sociale, scientifique, technique. La complexité croissante de la société, l'accroissement du savoir de communication engendrent de nouvelles questions.

Un des lieux d'engagement où se fait cette recherche et cette production de sens sont les associations

En conclusion, nous disons avec Mounier : "L'Amour est lutte". L'engagement n'est pas facultatif, mais vital il est quasi inéluctable. L'enjeu de tout engagement est la survie symbolique.

<p>C'est le responsabilité qui nous apprend que nous sommes libres . C'est la responsabilité qui nous révèle notre liberté</p>
--